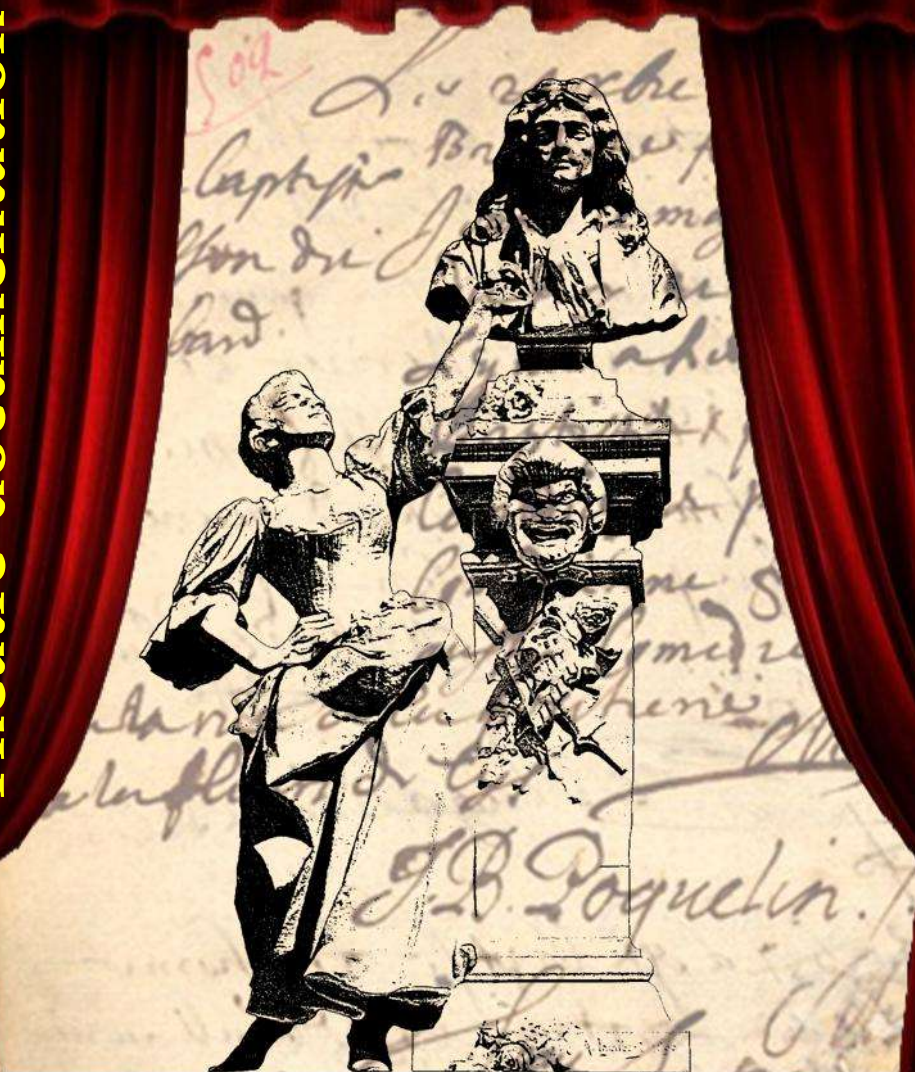




Charles DUFRESNY

Théâtre-documentation



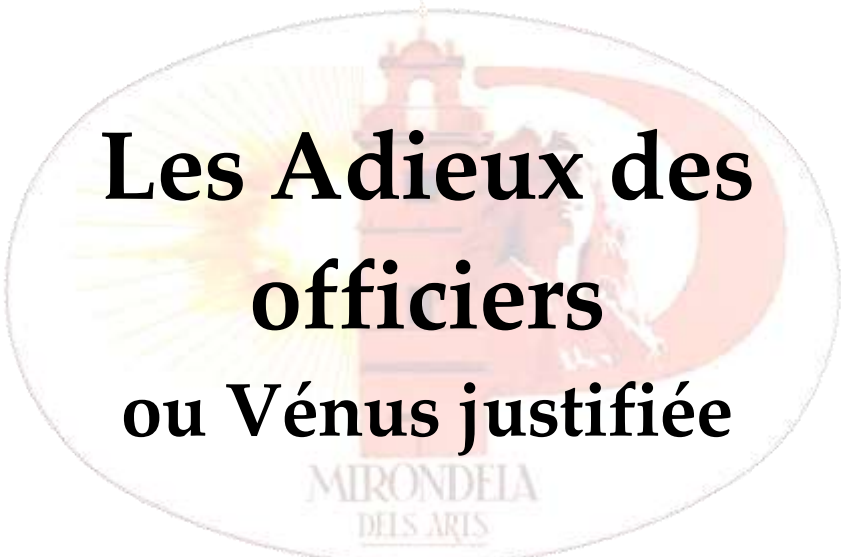
Les Adieux des officiers



Charles DUFRESNY

1657-1724





**Les Adieux des
officiers
ou Vénus justifiée**

MIRONDELA
DELS ARTS

LES ADIEUX DES OFFICIERS

Comédie en un acte.

Représentée pour la première fois, à Paris, par les comédiens Italiens du Roi, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 25 avril 1693.

Personnages

VÉNUS

MARS

VULCAIN

PLUTUS

MERCURE

JUPITER

JUNON

CUPIDON

DIANE

L'OCÉAN

PUTON

BACCHUS

UN TAMBOUR

CUPIDON, *le débauché*

BELLONE

MOMUS

UN AMOUR

UN CHANTEUR

PLUSIEURS AUTRES AMOURS et DIVINITÉS *qui ne parlent point*



La Scène est dans la forge de Vulcain.

Scène première

Le théâtre représente la forge de Vulcain. On y voit Vénus sur un lit de repos : Mars qui lui fait ses adieux, et quatre amours. On joue un air de trompettes, après lequel entre Mezzetin en tambour, et chante les paroles suivantes.

LE TAMBOUR *chante.*

À cheval, à cheval, Mars, vite à la guerre,
Prends ta rapière,
Il est temps,
Quand le coq a chanté : Mars déjà la gloire,
Et la victoire,
Sont aux champs.

UN DES AMOURS *arrête le tambour, et chante.*

Suivez la gloire et ses attraits,
Laissez Mars et Vénus en paix.

LE TAMBOUR *chante.*

Le bruit de mon tambour et de la trompette,
Met la grisette
Aux abois.
Mais un brave guerrier doit de bonne grâce,
Céder la place
Au bourgeois.

LES ADIEUX DES OFFICIERS

L'AMOUR.

Vénus ne saurait consentir
À le laisser partir.

LE TAMBOUR *chante.*

Un jeune héros doit laisser sa faiblesse
À sa maîtresse
En partant.
Je lui permets de rire avec son hôtesse,
Mais sans tendresse,
En passant.

L'AMOUR.

Ne permettez rien aux amants,
Ils ne sont que trop inconstants.
Mars et Vénus quittent le lit de repos, et s'avancent.

MARS.

Mon devoir m'arrache d'auprès de vous, charmante Vénus, il faut vous quitter dans le temps que votre cœur commençait à s'ébranler pour moi ; quel contretemps !

VÉNUS.

Hélas, je suis bien plus à plaindre que vous ! J'ai tout à craindre de votre inconstance ; et une campagne enduret bien le cœur d'un guerrier.

LE TAMBOUR, *à Mars.*

Il faut, s'il vous plaît, abréger vos dialogues ; vous n'avez que le temps de venir payer votre hôtesse. Bellone a déjà endossé son habit de postillon, elle sera ici dans un moment avec votre chaise de poste.

MARS.

Va voir s'il ne manque rien à mon équipage, et laisse-moi profiter de quelques moments que la gloire veut bien accorder à ma

CHARLES DUFRESNY

tendresse.

LE TAMBOUR.

Votre équipage est complet, il ne vous manque rien que de l'argent ; mais, madame Vénus y pourvoira. À propos, pendant que je suis dans le magasin de Vulcain, je vais vous choisir deux bons éperons de longueur, car je me souviens que votre cheval est toujours rétif quand il faut sortir de Paris.

MARS.

Tes discours m'importunent ; retire-toi.

LE TAMBOUR.

À voir les cérémonies que votre cheval fait pour sortir des portes, on croirait que le pauvre animal ressent la moitié de la tendresse que vous avez pour madame.

MARS.

Hé, laisse-nous en paix.

LE TAMBOUR.

Vous souvient-il du tour qu'il vous joua en revenant de Flandres, comme nous sortions de cette hôtellerie... là... où vous devîntes amoureux de la servante ?

MARS.

Te tairas-tu maraud ?

LE TAMBOUR, *à part.*

Il faut les laisser seuls : le jour du départ on a mille choses à se dire.

Vers Mars.

Mais voilà Bellone, dépêchez-vous.

BELLONE *entre, et chante.*

Partez, partez, Mars, il est temps ;

Les plaisirs du printemps

Sont indignes de vous ; allez porter la guerre.

LES ADIEUX DES OFFICIERS

Aux deux bouts de la terre.
Laissez en paix, au moins pendant six mois,
Nos ménages bourgeois,
C'est le seul bien que vous leur puissiez faire,
Rien n'est si doux
Pour un jaloux
Que votre absence :
Mais vos adieux,
En récompense,
Sont bien dangereux.



Scène II

VULCAIN, MARS, VÉNUS, UN AMOUR

VULCAIN.

Le ciel soit loué ! Voilà Bellone qui va délivrer ma maison de ce grand pendentif de Mars. C'est le plus grand maraud ! Cependant, parce qu'il a de la bravoure, et que je suis naturellement poltron, j'ai mille complaisances pour lui. Il me prend pourtant envie de venger mon front sur le sien.

Il lève son marteau.

Mais, non, c'est un brutal qui n'entend pas raillerie, différons la vengeance jusqu'à ce qu'il soit parti. Il aime tendrement ma femme, et je ne puis mieux me venger de lui, qu'en rossant ce qu'il aime. Pour le présent, le plus sûr est de travailler comme si de rien n'était.

Vulcain frappe sur son enclume dans le temps que Mars et Vénus parlent ensemble.

*UN AMOUR chante sur l'air des forgerons
dans le temps que Vulcain frappe sur son enclume.*

Vive la prudence
Du grand dieu Vulcain :
Il voit qu'on l'offense,

LES ADIEUX DES OFFICIERS

Et va toujours son train.
Suivez cet usage,
Mortels indiscrets,
Dans votre ménage
Vous aurez la paix
Vive la prudence
Du grand dieu Vulcain :
Il voit qu'on l'offense,
Et va toujours son train.

VÉNUS, à *Vulcain*.

Petit mari ?

Vulcain tourne la tête sans rien dire et frappe toujours.

Moutonnet, mignon, tu fais plus de bruit aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

VULCAIN.

C'est que je frappe de rage.

Il continue de frapper.

VÉNUS.

Mon petit fils, frappe donc plus doucement, si tu veux épargner ma tête.

VULCAIN.

Tu n'épargnes guères la mienne, toi, carogne.

Il frappe encore.

MARS.

En vérité, monsieur Vulcain, vous n'avez guères de considération pour les femmes.

VULCAIN.

Ni vous pour les maris, monsieur Mars.

Il frappe toujours.

MARS.

Mais vraiment, vous ne songez pas que vous donnez des vapeurs

CHARLES DUFRESNY

à madame ?

VULCAIN.

Si je lui donne des vapeurs, vous prenez bien soin de les guérir, vous.

Il frappe encore.

MARS *d'un ton de colère.*

Par la sambleu, si vous ne cessez de frapper...

VULCAIN *d'un ton brusque.*

Monsieur Mars, je vous demande pardon, mais ma besogne presse, et j'ai une nouvelle baguette de Vulcain de commande, que je dois livrer aujourd'hui aux comédiens.

MARS.

Quand je serai parti, vous forgerez tant qu'il vous plaira.

VULCAIN.

Monsieur, notre grand débit se fait avec les officiers. Sitôt que vous les aurez emmenés à l'armée, il faudra mettre les baguettes de Vulcain aux vieilles ferrailles.

MARS.

Ce serait dommage de laisser inutile un instrument qui va chercher l'or jusques dans les entrailles de la terre.

VULCAIN.

Les baguettes qui ne font que chercher l'or sont contrefaites, les véritables l'attirent ; et j'en connais une qui en trois mois a fait venir plus de vingt mille écus à l'hôtel de Bourgogne. Mais vous me faites perdre ici mon temps mal à propos. J'ai trop la vogue pour m'amuser à parler gratis, et avec les Parisiens il faut battre le fer quand il est chaud. Tous ce que je puis faire pour adoucir le bruit des marteaux, c'est de chanter en travaillant.

Il frappe toujours.

MARS, *à Vénus.*

Madame, puisqu'il nous empêche de parler bas, il mériterait bien

LES ADIEUX DES OFFICIERS

que vous me fissiez une déclaration d'amour, si haut qu'il l'entende.

VULCAIN, *qui a entendu cela, chante.*

Si ma femme a la rage
De le dire si haut,
Je repousse l'outrage
À grands coups de marteau,
Je frapperai tant... tant...
Il veut frapper Mars.

MARS, *se retournant.*

Plaît-il ?

VULCAIN, *continuant de chanter.*

Sur mon ouvrage,
Que je n'entendrai rien
De tout votre entretien.

MARS.

Je vois bien qu'il faut quitter la place. Voilà un grand brutal.

VÉNUS.

Je ne verrai donc plus auprès de moi, que ce magot ? Vous me quittez ? Ah !

MARS, *à Vénus.*

Il faut bien lui faire un peu d'amitié, pour le disposer à vous bien traiter en mon absence. Je le hais comme tous les diables...

À Vulcain.

Adieu, mon cher ami Vulcain, je suis fâché d'être obligé de vous quitter.

Il l'embrasse.

VULCAIN.

Ah, monsieur !

Il lui laisse tomber son marteau sur les pieds.

CHARLES DUFRESNY

MARS.

Hai ! Au moins je vous recommande de veiller un peu à la conduite de madame votre épouse, pendant mon voyage. Si vous voulez conserver sa réputation et la vôtre, gardez-vous bien de laisser entrer chez vous tous ces petits demi-dieux blondins et court-vêtus, qui n'attendent que mon départ pour venir fondre ici.

VULCAIN.

Ma foi, monsieur Mars, un plumet comme vous décrie plus une femme en huit jours d'été, que tous ces messieurs-là en tout un hiver. Mais basta, un peu d'honneur plus ou moins dans une famille, cela ne vaut pas la peine de se brouiller avec un ami tel que vous.

MARS.

À propos, ma rondache est-elle achevée de polir.

VULCAIN.

Vous avez ici des armes à choisir.

Vénus et les amours arment Mars.

MARS, à Vulcain qui lui veut mettre son casque.

Monsieur mon compère, ne prenez pas la peine...

VULCAIN.

Il est bien juste que je vous coiffe par droit de représailles.

Mars s'en va.

VÉNUS, à Vulcain.

Tu veux bien que j'aille le conduire jusqu'au Bourget.

VULCAIN.

Non, non, j'irai bien moi-même.

VÉNUS.

Tu viens de nous dire que tu as de la besogne pressée ?

VULCAIN.

Le plus pressé de ma besogne c'est de le faire partir promptement. Songez seulement aux soins de votre ménage ; et pendant mon

LES ADIEUX DES OFFICIERS

absence, mettez la paix entre vos deux enfants, qui se mangent le blanc des yeux ensemble.



Scène III

CUPIDON, VÉNUS



CUPIDON.

On a bien de la peine à trouver le moment
De vous dire un mot seulement.

VÉNUS.

M'a-t-on vu quelquefois refuser audience
À l'amour ?

CUPIDON.

Rarement. Mais j'ai trop de prudence
Pour paraître quand votre époux
Est en affaire avec vous.
Je parlerais en vain.

VÉNUS.

Qu'avez-vous à me dire ?
Comment va l'amoureux empire ?

CUPIDON.

Toujours de pis en pis, grâce à mon frère aîné.
C'est un amour si mal morigéné.

VÉNUS.

Je sais qu'il est sans politesse,

LES ADIEUX DES OFFICIERS

Sans agrément et sans adresse :

Aussi n'est-ce pas lui
Qui dispose aujourd'hui
De la belle tendresse.

Vous avez tous les traits, dont la délicatesse
Charme le cœur, en lui donnant des lois,
Et je n'ai mis dans son carquois
Que ces vieux traits rouillés, dont la pointe émoussée
Conclut l'amour par l'hyménée.

CUPIDON.

Vraiment, l'hymen et lui
Sont bien mal ensemble aujourd'hui.
C'est un gros débauché, qui m'ôte mes pratiques :
Il dégoûte les cœurs des galantes rubriques
Qui doivent au bonheur disposer le terrain :
Il conduit les amants par le plus court chemin.
Il me prévient partout, disant que c'est l'usage.
Et quand ses traits ont achevé l'ouvrage,
Vous savez que les miens ne servent plus de rien.

VÉNUS.

Mon fils, je sais un moyen
Pour rétablir tes droits. C'est d'ordonner aux belles,
D'être cruelles
Seulement jusqu'à trente ans,
Pour donner le loisir à nos jeunes amants
D'apprendre l'art de la galanterie.

CUPIDON.

Quoi, vous croyez... Mais j'aperçois mon frère.
Je le laisse avec vous, prenez un air sévère.

Il s'en va.

Scène IV

VÉNUS,

CUPIDON *le débauché, tenant une pipe allumée à la bouche
et une bouteille d'eau-de-vie à la ceinture*

VÉNUS.

Pour un amour l'attitude est nouvelle.

CUPIDON.

Dieu vous garde, la maman : je vous trouve bien belle
Aujourd'hui.

VÉNUS.

Réponds-moi, qu'as-tu fait du flambeau
Que je t'avais donné ; ton carquois, ton bandeau :
As-tu vendu tout l'équipage ?

CUPIDON.

Vendu, moi !

VÉNUS.

Que fait-on ?

CUPIDON.

Non, je l'ai mis en gage

Pour avoir du vin vieux

LES ADIEUX DES OFFICIERS

Le nectar a manqué dans la cave des dieux ;
Et depuis que Bacchus en ville tient taverne,
Il vend cher son vin de Falerne.

VÉNUS.

Le cabaret, ivrogne, est-il pour les amours ?

CUPIDON.

Les dames y sont tous les jours.

VÉNUS.

Oh, que tu sens le vin !

CUPIDON.

...

Depuis que je m'enivre,
Notre négoce en va bien mieux :
L'on aime à voir briller mon flambeau dans mes yeux :
La force du bon vin fait toute ma puissance,
Et j'attaque les cœurs en remplissant la panse.

Il chante.

Quelle fierté pourrait sur la fin d'un repas,
Résister aux appas
De ma trogne vermeille ?
J'embrase plus de cœur avecque ma bouteille,
Que ce petit marmot
Avec son falot.

VÉNUS.

Si tu ne sais vaincre les belles,
Qu'en faisant débauche avec elles,
Infâme, va régner dans les treize Cantons,
Ou sur les bas Bretons.

CUPIDON.

Vive, vive Paris, pour les amours bachiques :

Mon frère s'y fat des pratiques,
Mais, ma foi, depuis peu
Le petit fat n'a pas beau jeu.
Les cœurs y sont si durs, que ses petites flèches,
N'y sauraient faire brèches
L'acier en est trop fin.
Pour moi, quand j'ai trempé celle-ci dans le vin,
Je suis très sûr de ma conquête.

VÉNUS.

C'est une trahison que d'attaquer la tête,
Lorsqu'on veut affaiblir le cœur

CUPIDON.

J'ai fait ces trahisons à des femmes d'honneur,
Qui ne m'ont point puni de les avoir trahies.

VÉNUS.

Taisez-vous, je ne puis entendre vos folies.

Retirez-vous, voici un laquais de Plutus. Que me veut-il ?

Cupidon se retire.

LE LAQUAIS.

C'est de la part du dieu des richesses, qui voudrait bien vous
rendre visite, pendant que votre mari n'y est pas.

VÉNUS, *au laquais.*

Dis-lui qu'il me fera beaucoup d'honneur.

Aux amours.

Allez, retirez-vous, je n'ai pas besoin d'amour ici.

UN DES AMOURS.

Le maître des dieux
Lorsqu'il est amoureux
D'une simple mortelle,
Ne peut se faire aimer d'elle

LES ADIEUX DES OFFICIERS

Sans votre secours.

Mais pour gagner le cœur même d'une déesse,

Le dieu de la richesse

N'a pas besoin des amours.

Les amours s'en vont.



Scène V

VÉNUS, PLUTUS

Un coffre s'avance sur le théâtre, formant un grand bruit par les chaînes et les cadenas qui sont autour de lui.

VÉNUS.

Montrez-vous donc, Plutus ; car le dieu des richesses est un dieu inutile, tant qu'il reste enfermé sous la clef.

Le coffre s'ouvre, et il en sort un sac d'argent.

Oh, vous êtes un peu plus aimable sous cette figure : mais si vous voulez me plaire vous vous rendrez encore plus palpable.

Plutus paraît à la place du sac.

On a bien de la peine à vous développer du métal ! Pour peu que vous fussiez galant, vous me feriez voir le fond du sac.

Plutus ouvre le sac.

Je serais contente de votre complaisance, si vous vouliez bien parler, et me faire part de cette douce éloquence que les sourds entendent, qui fait parler les muets, et soupirer les plus cruelles.

Plutus tousse, crache et se dispose, comme s'il voulait parler, et tout cela se termine par une grosse bague qu'il tire de son doigt, et qu'il met au doigt de Vénus.

On ne peut rien de plus galant que cette manière de s'exprimer : mais je sais que vous êtes le premier homme du monde pour

LES ADIEUX DES OFFICIERS

soutenir une conversation suivie...

Plutus tire un collier, et le lui donne.

Et qu'on ne se lasse jamais de vous entendre parler : et j'ai appris d'un historien moderne, que vous écrivez des billets plus doux, plus persuasifs, et plus touchants que ceux de Voiture.

PLUTUS

tire de son portefeuille plusieurs billets, qu'il lit bas en bourdonnant.

Hon, hon, hon... Vous payerez au porteur... Bon !

Il donne ce billet à Vénus.

VÉNUS.

Vingt mille francs ! À la fin vos libéralités pourraient bien alarmer ma vertu. Que faudra-t-il donc que je fasse pour reconnaissance ?

Plutus lui fait signe qu'il faut qu'elle l'aime.

S'il ne faut que mon estime, elle vous est acquise.

Plutus fait signe qu'il ne se contente pas de cela.

Que vous êtes pressant, Plutus ! Je vois bien que vous prétendez à mon amitié. Je la ferais acheter à un autre ; mais pour vous, je vous la donne.

Plutus fait signe qu'il veut autre chose.

Ciel ! Seriez-vous assez téméraire, pour vouloir de l'amour.

Plutus fait signe que oui.

Vous feriez cet outrage à Vulcain ?

Plutus fait signe qu'il s'en moque.

Non, je jure par le Styx, que je ne ferai point d'infidélité à mon époux.

PLUTUS.

Par le Styx ?

VÉNUS.

Oui, par le Styx.

PLUTUS.

Par le Styx ?

CHARLES DUFRESNY

Il reprend sa bague, son collier, son billet, et rentre dans le coffre, qui se referme d'abord.

VÉNUS.

Plutus ? Plutus ? J'ai juré par le Styx, il est vrai, ce serment est inviolable pour les dieux : mais les déesses ont des privilèges, et moi surtout, à qui Pâris a donné la pomme, non pas pour ma beauté, comme disent les poètes ; mais seulement parce que je suis la déesse de l'amour.

Cette pomme mystérieuse,
Qui croit au pays des Normands,
Preuve que Vénus amoureuse,
A droit, aussi bien qu'eux, de rompre ses serments.

M'entendez-vous, Plutus, Plutus, mon cher Plutus !



Scène VI

VULCAIN, VÉBUS

VULCAIN,

sortant du coffre au lieu de Plutus, et contrefaisant Vénus.

Plutus, Plutus, mon cher Plutus ! Il n'y a point de Plutus pour vous : c'est moi qui ai pris sa figure pour vous éprouver, coquette fieffée. Oh, je jure par le Styx, moi, qui n'ai pas le privilège de me dédire...

VÉBUS.

N'achevez pas, mon cher mari. Voudriez-vous me punir sans m'entendre ?

VULCAIN.

Je ne vous ai que trop entendue, de par tous les diables, et il n'a tenu qu'à moi de voir...

VÉBUS.

Il est vrai que les apparences sont contre moi : mais...

VULCAIN.

Tu as beau faire, tes discours ne m'ôteront pas de la tête ce que ta mauvaise conduite y a mis.

VÉBUS.

Qu'y a-t-il donc dans ma conduite de si extraordinaire ? J'aime le

CHARLES DUFRESNY

plaisir de la conversation : et je choisis un jeune guerrier pour le brillant, et un financier pour le solide. En vérité il n'y a point de simple mortelle qui n'en fasse autant. Plutus est bon à ménager, et tu seras trop heureux, quand la guerre sera finie, qu'il te fasse avoir une commission.

VULCAIN.

Je n'en veux point à ce prix-là.

VÉBUS.

À quel prix crois-tu que j'achète les bonnes grâces de Plutus ? Ne sais-tu pas que c'est une dupe qui paye d'avance, et qui achète, au prix des plus grandes faveurs, quelques minauderies coquettes qui ne tirent pas à conséquence ? Il est charmé d'une œillade louche qui va tomber sur son rival : il croit qu'il est le héros de tous les cadeaux qu'il donne, et prend pour une langueur amoureuse, l'ennui mortel que sa conversation me fait souffrir.

VULCAIN.

Oh, je connais bien la race Plutonique. Ce drôle-là sème en dieu libéral : mais il recueille en homme avare : et je suis bien trompé si les articles de la recette ne suivent de près ceux de la dépense. Dites-moi un peu, madame la coquette, quand vous avez rappelé Plutus sur le ton d'une marchande du palais, qui prend au mot un joli chaland : quelle marchandise prétendiez-vous lui livrer ?

VÉBUS.

Je prétendais l'amorcer avec de belles espérances, jusqu'à ce que Mars soit de revenu de l'armée, pour le faire déguerpir l'héritage, et faire en sorte qu'il ne reste à Plutus que l'honneur d'avoir fait les améliorations.

VULCAIN.

Comment, coquine, tu oses encore me parler de ce maraud de Mars ? Je m'en vais me faire séparer de corps et de biens d'avec

LES ADIEUX DES OFFICIERS

toi. J'ai déjà donné ordre à Mercure d'assembler tous les dieux pour cela, il ne doit pas tarder à venir. Mais le voici.



Scène VII

MERCURE, VULCAIN, VÉNUS.



MERCURE.

Seigneur Vulcain, j'ai exécuté vos ordres ; je viens d'avertir les dieux de se trouver dans la salle de l'audience, ils sont déjà à la buvette.

VULCAIN.

L'assemblée sera-t-elle nombreuse ?

MERCURE.

Non, la plupart des dieux sont malades, à cause des vins nouveaux.

VULCAIN.

N'importe, ils seront tous pour moi ; car ma cause est la cause commune.

VÉNUS.

Si tous les dieux sont pour vous, les déesses seront pour moi.

MERCURE.

Nous n'en aurons pas beaucoup ; car la plupart sont allés jouer leur rôle à l'opéra.

À Vulcain.

Çà, il faut vous mettre en état d'être jugé, avant que les dieux

LES ADIEUX DES OFFICIERS

paraissent. Mettez-vous sur la sellette.

VULCAIN.

Une sellette à moi ? C'est ma femme qui est l'accusée.

MERCURE.

Dans ces sortes de procès le mari est toujours le patient.

VULCAIN.

Ô tempora ! Ô mores !

MERCURE, à *Vénus bas*.

J'ai prié Bacchus de composer un petit breuvage pour adoucir la colère de Vulcain. Laissez-nous faire, sortez d'ici sans rien dire, et ne paraissez point que je ne vous avertisse.

VULCAIN.

Où va donc ma femme ?

MERCURE.

C'est un petit accès de pudeur qui lui vient de prendre. Elle dit que vous plaidiez pour elle, et que tout ce que vous ferez sera bien fait. Entre nous, elle sent bien que sa cause est véreuse.

VULCAIN.

Vous allez voir aussi comme je vais triompher.

MERCURE.

Les lauriers de ce triomphe là seront bien secs ; je crains bien que leurs feuilles ne tombent par terre, et qu'il ne vous en reste que le bois sur la tête. Mais j'entends messieurs qui commencent à tousser, le procès est à moitié jugé. La porte de l'audience s'ouvre.

Scène VIII

VULCAIN, VÉNUS

Le théâtre représente une salle où tous les dieux sont assemblés. On joue une très belle marche, pendant laquelle les dieux s'avancent vers Vulcain : et Momus qui a fendu la presse, chante les paroles suivantes sur l'air de la marche.

MOMUS.

L'époux
Jaloux
Qui blâme
Sa femme
Dans le secret de sa maison,
A souvent raison :
Mais lorsqu'il court à l'audience
Publier son mauvais sort,
Plus il prouve l'offense,
Plus il a tort, il a tort, il a tort, il a tort.

TOUS LES DIEUX *reprennent.*

Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Monsieur Momus, ne venez pas ici, par vos fades plaisanteries, troubler la gravité de nos juges, elle fait plus de la moitié de leur

LES ADIEUX DES OFFICIERS

science. Il m'a fait oublier la moitié de mon plaidoyer... Ah, le voici ! Vous voyez devant vous l'affligé Vulcain votre confrère...

LES DIEUX *l'interrompent en chantant.*

Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Un petit reste de musique, qui était demeuré en l'air. Je dis donc, messieurs...

TOUS LES DIEUX.

Il a tort, il a tort, il a tort.

JUNON, *d'un ton de colère.*

Quelle honte est-ce là, messieurs ? On ne veut pas se donner la peine d'entendre Vulcain ? Si vous moquez d'un dieu qui se plaint de sa femme, que ferez-vous donc à un simple mortel ?

JUPITER.

Les mortels ne sont pas si sots que de se plaindre, ils passent ces sortes d'affaires sous silence.

VULCAIN.

Cela est vrai, ils se contentent de faire imprimer des factums.

JUNON.

Monsieur Vulcain, criez, tempêtez, faites le diable à quatre, jusqu'à ce qu'on ait rendu justice. Laissez-moi faire, je vais condamner au carcan tous les époux infidèles.

VULCAIN.

Tous : donnez-vous-en bien de garde. Il n'y aurait personne pour faire exécuter la sentence.

JUNON.

J'enrage quand je vois...

JUPITER, *à Junon.*

Taisez-vous, jalouse ; on voit bien que vous avez de la rancune contre les maris. Si vous vouliez du bien à Vulcain, vous lui

conseilleriez de ne se point faire juger : car le mieux qui lui puisse arriver dans cette affaire, c'est d'avoir tort.

VULCAIN.

Oui, je commence à comprendre que...

Il chante.

Il a tort, il a tort ; n'a pas tout à fait tort. Car pour avoir un arrêt contre ma femme, je n'ai que faire de venir ici, le public en prononcera plus que je ne voudrais. Monsieur Jupiter, puisque vous jugez à propos de ne me point juger, au moins donnez-moi quelque consolation dans mon affliction.

JUPITER.

La plus grande consolation qu'on puisse donner à un mari affligé, c'est l'abondance des biens dans sa maison. J'ordonne donc que chacun vienne faire un présent à Vulcain, et lui donne un conseil convenable au présent qu'il fera. Je vais commencer.

Il lui présente un bœuf et un mouton.

Mon cher ami Vulcain, pour avoir l'abondance,

Tu dois joindre dans ta maison,

Du bœuf laborieux la sotte patience,

Avec la douceur du mouton.

VULCAIN.

Ah, Jupiter pour récompense

D'un conseil qui chez moi va causer l'abondance,

Je te veux donner des souhaits.

Que ton voisin chez toi puisse mettre la paix.

Que ta Junon jamais ne gronde,

Lorsque même à ses yeux tu seras déloyal :

Enfin, quoique tu manques au devoir conjugal,

Qu'elle ne laisse pas d'être toujours féconde.

LES ADIEUX DES OFFICIERS

JUNON, à *Cybèle*.

Allons, ma grand'mère *Cybèle*,
Tirez donc de votre escarcelle,
Quelque présent
Pour cet enfant.

Cybèle tire de grandes lunettes d'un étui.

JUNON.

Bon, ceci lui convient.

À *Vulcain*.

Vulcain, prends ces lunettes,
Pour mieux examiner ce que fait ta moitié.

VULCAIN.

Je crains que pour en voir seulement la moitié,
Elles ne soient pas assez nettes.
Mais morbleu, on se moque de moi ! Par la sang...

MOMUS, s'adressant à Jupiter, chante.

De sa *Vénus* la complaisante adresse,
Quand il voudra peut faire son bonheur.
Mais ta *Junon* ; en faisant la diablesse,
Te vend bien cher un chimérique honneur.

VULCAIN.

Et bien souvent une fausse sagesse,
Peut à l'époux causer un vrai malheur.

L'Océan veut parler, et tousse toujours.

L'Océan est bien flegmatique.

L'OCÉAN.

Je te fais présent de ma toux.
Rien n'est plus souverain pour un mari jaloux
Qui la rage dans l'âme,
Veut se cacher pour surprendre sa femme.

Je souhaite à tous ceux de ta société
Qu'en pareil cas leur gosier irrité,
Trahisse
Leur forte curiosité,
Et leur épargne le supplice,
D'être pleinement convaincus
Qu'on les fait

Il tousse.

Cocus.

VULCAIN.

Ce qui t'enrhume de la sorte,
C'est que ton épouse Thétys
Te fait souvent coucher sur le pas de la porte,
Pendant que le soleil dissipe ses ennuis.

MOMUS *chante.*

Ce dieu brûlant, pendant toute l'année,
Chauffe ton lit, pour te faire plaisir :
Mais un vieux fou qui prend jeune épousée,
C'est une mer qu'on ne saurait tarir.

VULCAIN.

Lorsqu'un vieillard a la tête chargée,
Il a beau faire, il n'en peut pas guérir.

DIANE, *donnant un croissant à Vulcain.*

Je gardais pour un époux
Le plus brillant des bijoux.
Mais, cousin, ton mauvais ménage
M'a dégoûté du mariage,
Et c'est à toi que je ferai présent
De mon croissant.

LES ADIEUX DES OFFICIERS

VULCAIN, à *Diane*.

Divinité mélancolique,
Astre bizarre et lunatique,
Déesse des pâles couleurs,
Vous faites bien d'éviter les malheurs
Qu'attire après soi l'hyménée :
Car si vous êtes mariée,
Vous feriez votre époux
Jaloux.

DIANE.

Il n'appartient qu'à Momus, et qu'à vous,
De médire d'une déesse,
Qui fit de cent façons ses preuves de sagesse.
Je le maltraitai fort, dit-on,
Avez-vous oublié la fable d'Actéon ?
Parce qu'il me surpris sans voile et sans cornette,
Dans le bain. Convenez avec sincérité
Qu'il est peu de femme bien faite
Qui pour un cavalier eut cette cruauté.

MOMUS *chante*.

Je vous apprends qu'une vieille coquette
Eut l'autre jour la même cruauté :
Et pour l'avoir surprise à sa toilette,
Un cavalier en fut fort maltraité.

VULCAIN.

Que la pudeur sied bien à la fillette
Lorsqu'elle est jointe avecque la beauté !

PLUTON, *donnant un bident à Vulcain*.

Nous sommes destinés tous deux
À commander les malheureux ;

Moi dans l'enfer, toi dans le mariage.
De nos sceptres cornus faisons donc le partage.

VULCAIN.

Ton lot n'est pas égal au mien :
Car si tous les cocus venaient me rendre hommage,
Mon empire serait bien plus grand que le tien.

BACCHUS, *chante en riant.*

Ah, ah, ah, compère Vulcain,
Ah, ah, ah, le plaisant usage
D'être chagrin du cocuage !
Hé, hé, ce n'est pas être sage,
De pleurer en secret

Quand on a chez soi le sujet
Qui fait rire, qui fait rire le voisinage.

Il donne un verre à Vulcain, à tous les autres dieux, et leur verse à boire.

MOMUS *chante.*

Que chacun vienne remplir son verre,
Pour boire à la santé du cousin.

Voici le quinquina salulaire,
Qui guérit la fièvre de Vulcain,
Partagez tous cette médecine.

Maudit soit qui ne s'en munira,
Contre un mal qui prend à la sourdine :
Si vous ne l'avez il vous viendra.

VULCAIN.

Faites-en encor tirer chopine,
L'on trouvera bien qui le boira.

JUPITER, *chante.*

Quand le soin de gouverner le monde
Commence de troubler mon cerveau,

LES ADIEUX DES OFFICIERS

Je bois quelques santés à la ronde,
Pour me soulager de ce fardeau.
Mais si les chagrins de ton ménage
Sont beaucoup plus lourds à supporter,
En buvant quatre coups davantage,
Tu seras plus fort pour le porter.

VULCAIN.

Quand la tête souffre le dommage,
C'est la tête qu'il faut conforter.

JUNON, *chante.*

Si Bacchus ne peut guérir l'outrage,
Que Vénus vient de faire à Vulcain,
Au moins il lui donne le courage
D'aller se venger chez son voisin
Mais que peut le vin sur une femme,
Qui ne veut point trahir son honneur ?
Il ne fait qu'allumer dans son âme
Le feu d'une jalouse fureur.

VULCAIN.

Vous vous plaindriez beaucoup moins, madame,
Si Vénus vous prêtait sa douceur.
Momus présente Vénus à Vulcain, et chante.
Puisque ta Vénus est innocente,
Nous te supplions de l'accepter :
Elle est aussi sage que charmante :
Et si tu prétendais en douter,
Bacchus va jurer qu'elle est jolie,
Tu sais qu'il dit toujours la vérité :
Et moi, grand dieu de la raillerie,

Je réponds de sa fidélité.

VULCAIN.

Puisses-tu dans mon âme attendrie
Faire régner l'incrédulité !

Bacchus fait embrasser Vulcain et Vénus, et les fait boire tous deux dans le même verre.

PLUTON, *chante.*

Quoiqu'un gros chien garde toujours ma porte,
Je ne crois pas ma femme en sûreté,
Mais quand j'ai bu, j'ai la tête si forte
Que je suis sûr de sa fidélité.

VULCAIN.

Pour publier les armes que tu portes,
Tu boiras donc tout le fleuve Léthé.

BACCHUS, *chante.*

Puisque le vin t'a rendu raisonnable,
Il faut bannir tous les soupçons jaloux.
Vos démêlés se videront à table :
Pour les régler, je vais boire avec vous.

VÉNUS, *chante.*

Grâce au bon vin, tu crois que je suis sage :
Maudit celui qui te détrompera.
S'il te revient quelque fâcheux présage,
Va chez Bacchus, il me justifiera.

VULCAIN, *chante.*

Te voilà donc, Vénus, justifiée,
Il faut finir, notre titre est entier.
On blanchirait l'épicière accusée,
Si l'on pouvait enivrer l'épicier.